

Frédéric Somon

Les dessous de soie

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN : 978-2-49059-183-1

« Il y a des masques que l'on garde par peur
de ce que l'on découvrirait en dessous ».

Le temps du doute

« Un homme peut être amoureux comme un fou
mais non pas comme un sot »

(François de La Rochefoucauld)

Pierre-Antoine Martin, honorable médecin lyonnais, était en ce début d'après-midi, au volant de sa vieille Volvo stationnée sur le parking de l'hôtel « *Le Lyon d'Or* ». Le cœur meurtri par des soupçons d'infidélité de sa jeune épouse, il voulait désormais tordre le cou à une terrible prémonition qui, depuis plusieurs mois, lui broyait le ventre et le forçait à une consommation déraisonnable de *Maalox*, *Gaviscon* et autres anti-reflux gastro-œsophagiens.

Tout avait commencé lors des derniers soubresauts de la saison froide lorsqu'un timide soleil tentait de s'imposer pour faire oublier un hiver beaucoup trop long. En cette belle matinée dominicale, Pierre-Antoine rêvassait du fond de son lit admirant le parc magnifiquement arboré de sa propriété des monts d'Or. Il observait les grands arbres au loin qui, tels des géants frissonnant sous un léger vent, laissaient leurs branches se frôler au rythme d'une conversation secrète. Le domaine, d'un peu plus de trois hectares, était entièrement ceint de hauts murs en pierre partiellement

recouverts de lierres grimpants avec, ci-et-là, quelques coussins colorés de marguerites blanches, de violettes délicatement parfumées ou encore de *Raoulia australis* qui colonisaient les moindres anfractuosités.

Construite au XIX^e siècle, par son aïeul le visionnaire Robert Martin qui avait fait fortune dans la soie, l'imposante bâtisse se découvrait au bout d'une allée de chênes centenaires, en affichant sa belle façade en pierre qui s'élevait majestueusement sur trois étages. Bien qu'absorbé par cette bucolique contemplation, Pierre-Antoine ne perdait rien du spectacle qu'offrait par l'entrebâillement de la porte de la salle de bains, son unique amour. Tout de la jeune femme exprimait la grâce et l'extrême féminité. Conscient que sa curiosité frisait le voyeurisme, il ne parvenait pour autant pas à détacher son regard du jeune corps finement musclé qu'un harmonieux hâle mettait en valeur. C'est précisément ce jour-là qu'il remarqua le soin minutieux qu'Anica accordait à l'entretien de son corps et ses gestes délicats et précis lors du maquillage des lèvres et des yeux.

– C'est le regard à la mode, mon chéri ! s'exclama-t-elle, surprenant le regard curieux de son mari. Ça s'appelle un « *Smoky Eyes Taupe* » ! Tu devrais t'intéresser à mes magazines de mode plutôt qu'à tes sempiternelles revues médicales !

– Anica ma chérie ! Dis-moi pour qui te fais-tu si belle ?

– Mais pour toi mon amour ! Uniquement pour toi ! N'es-tu pas heureux d'avoir une jolie femme et une épouse soignée toujours bien apprêtée, coiffée, maquillée et élégante ? Voudrais-tu me voir traîner toute la journée, en jogging et bigoudis sur la tête, comme toutes ces bonnes femmes qu'on voit trop souvent à la sortie des écoles maternelles ?

– Bien sûr que non. Je te taquine mon amour. Je t'aime !

– Moi aussi, je t'aime, espèce de vieux grincheux !

Pour autant ces belles paroles n'étaient pas pour le rassurer, tellement il la savait belle, désirable et attirante ayant eu l'occasion de le constater en maintes occasions. Même s'il en retirait parfois

une certaine fierté, ça avait fini par l'agacer prodigieusement tout autant que les allusions déplacées que certains s'autorisaient. Ainsi flattée, Anica minaudait et se tortillait lascivement comme une adolescente immature en proie aux premiers émois. Et ce qui avait le don de l'irriter véritablement, c'est qu'elle se comportait ainsi instinctivement comme les regards énamourés qu'elle jetait sur les hommes qui en disaient suffisamment long pour qui savait les décrypter. Alors les doutes et les angoisses s'amplifièrent peu à peu dans l'esprit déjà chagrin de Pierre-Antoine, et bien davantage encore lorsqu'il découvrait les tenues dans lesquelles elle mettait en valeur sa silhouette élancée et sa généreuse poitrine. Qu'avait-il à y redire lui qui avait été précisément séduit par ce physique exceptionnel ? Bien sûr, il aurait pu et peut-être aurait dû fixer des limites mais craignant de briser l'harmonie de son couple, il s'en était abstenu, n'avait jamais rien imposé, ni exigé. Se convaincant d'être dans l'erreur, il rejetait l'éventualité que l'unique amour de sa vie s'éloignât peu à peu en attribuant les quelques changements comportementaux qu'il observait chez son épouse comme l'une des conséquences de la crise dite de la quarantaine. Bien évidemment, ce qu'il entendait parfois dans la confidentialité de son cabinet médical, de sa patientèle féminine ne pouvait que l'inquiéter davantage ! Certaines n'hésitaient pas à s'épancher sur leurs maux les plus intimes et nombreuses se posaient des questions existentielles ; « *Docteur, suis-je bien dans mon couple ? Je ne me sens plus à l'aise dans ma relation affective. J'ai des désirs et des besoins inassouvis. J'en ai marre de mon travail. Je m'ennuie dans ma vie. J'ai vraiment envie de tout laisser tomber, mon mari, mes gosses... J'ai envie de vivre, vous comprenez... Vivre, enfin vivre quelque chose d'autre, quelque chose de passionnant* ». Comment pouvait-il réagir, lui le généraliste si peu armé à affronter les maux de l'âme ? Et, même si *Platon* avait affirmé que *les maux du corps étaient les maux de l'âme et que l'on ne devait pas chercher à guérir le corps sans guérir l'âme*, force était d'avouer son impuissance sur le décryptage de ce mal-être. Il s'accordait d'ailleurs avec *Sartre* lorsqu'il affirmait que *l'homme n'est pas ce qu'il est. Il est ce qu'il n'est*

pas ! Toutefois ces appels d'un « *autre ailleurs* » l'avaient interpellé sur sa propre condition, le forçant même à une introspection sincère sur la situation affective de son couple. S'il n'ignorait rien des bouleversements physiologiques du cap de la quarantaine, il en avait écarté l'éventualité bien qu'il ne fût pas le médecin traitant d'Anica, elle ne l'avait pas souhaité. D'ailleurs, si tel avait été le cas, ils en auraient discuté même si depuis quelques mois, elle ne se confiait guère.

Anica avait choisi un autre praticien, un jeune confrère, presque un ami de la famille : Giani Zigliani qui était avant tout le médecin personnel de sa belle-mère : Gabrielle Clerc, veuve Martin. Alors bien que ce choix l'eût blessé dans son amour-propre, Pierre-Antoine y avait surtout vu une nouvelle perfidie de sa très chère mère qui, et c'était notoire, désapprouvait son union avec Anica. Ne l'aurait-elle pas sciemment poussée dans les bras du jeune médecin ?!

Évidemment, tout cela le contrariait et le faisait douter du serment d'Hippocrate qui, à une lettre près, devenait le serment d'hypocrite surtout lorsqu'il affirmait que « *Mon état ne servira pas à corrompre les mœurs* ». Tant et si bien qu'une insidieuse petite voix s'était subrepticement glissée dans sa tête et ne cessait de lui susurrer la probabilité d'une tromperie trouvant même un allié de poids lorsque, brouillonne et confuse, la jeune femme suspectée d'infidélité ne parvenait pas à justifier d'un retard ou d'un contretemps. Alors évidemment tout ceci n'avait fait que renforcer ses doutes même s'il s'obstinait encore à croire à la loyauté de la belle Anica. Parfois, submergé par ses doutes, il aimait se souvenir des longues promenades romantiques le long des quais du Rhône ou de la Saône et des rares footings, dans l'écrin de verdure du parc de la Tête d'Or, lorsqu'elle acceptait de l'accompagner. Qu'importe et tant mieux même s'il avait fait des envieux. Aujourd'hui, c'est à ses côtés qu'elle dormait même s'ils ne faisaient que rarement l'amour. Bien sûr qu'ils n'avaient pas le même âge et alors est-ce si important ? Il en était conscient et savait qu'il n'était plus et ne serait plus

jamais celui qu'il avait été un jour. Et ça aussi permettait au doute de se parer des lourds habits de l'obsession. Alors, comme une marotte, tous les jours il auscultait et sondait les corps et les âmes avec ce perpétuel questionnement : « *Anica est-elle comme les autres, ni meilleure ni pire ?* ».

Mais, les journées n'étaient rien par rapport aux insomnies de plus en plus récurrentes. Ces nuits-là, envahi par la crainte, il tournait et virait dans le lit en quête d'un impossible sommeil et à chaque fois qu'il sombrait, il la voyait désirable, magnifiquement rayonnante, mais l'homme sans visage qui l'accompagnait n'était jamais lui. Alors, émergeant brusquement de ce cauchemar, il s'asseyait sur le lit et pétri d'angoisse, observait celle qui dormait paisiblement à ses côtés avec l'espoir de déceler le moindre signe d'infidélité et peut-être le murmure d'un prénom. Rongé par ses incertitudes, une conviction prégnante s'était mise à tourner en boucle dans son esprit torturé ; il y avait quelqu'un dans la vie d'Anica et c'était évidemment pour ce rival inconnu qu'elle s'apprêtait toujours avec grand soin et s'absentait presque tous les jours. Quel idiot avait-il été de l'impliquer au profit d'œuvres de charité devenues autant d'excuses pour des escapades amoureuses ?

Bien qu'il eût beaucoup à lui reprocher, depuis maintenant sept ans, il avait toujours veillé à lui offrir une vie agréable dans sa gigantesque propriété des Monts d'Or, l'une des fiertés familiales. Cédant à ses moindres caprices, les anticipant parfois, il n'avait pas hésité à sacrifier la superbe roseraie pour y faire construire un prétentieux court de tennis afin qu'elle s'y entraîne avec son professeur particulier ; un prénommé Raphaël. Mais en avait-elle seulement conscience ? Se souvenait-elle des cadeaux somptueux qu'il lui avait offerts pour leurs anniversaires de mariage, pour les Saint-Valentin, ses anniversaires ou simplement lorsqu'elle semblait distante ?

Raphaël justement ! Pourquoi avait-elle tant insisté pour qu'il soit son professeur particulier ? Le jeune homme, qui enseignait

habituellement au club de tennis de Villeurbanne, était idolâtré par toutes celles qui portaient le jupon. Telles des gamines boutonnières, elles s'époumonaient dès qu'il paraissait sur le court. Lui, parfaitement conscient de son magnétisme animal, en rajoutait, tortillait des fesses et gainait ses cuisses musclées tel un fauve s'apprêtant à bondir sur sa proie. Dans ces instants-là, le silence envahissait les gradins. Jeunes, vieilles, célibataires, mariées, blondes, brunes, rousses, jolies, moches, elles étaient toutes comme ensorcelées par le bel Adonis ce qui laissait totalement indifférent le docteur Martin ; une paire de fesses restera toujours une paire de fesses et « *il tortillera moins du cul à la coloscopie !* » se plaisait-il à penser. S'imposa alors l'incontournable évidence : Raphaël était l'amant. Il ne pouvait en être différemment, c'était l'homme sans visage qui peuplait et envahissait ses cauchemars ! Alors quitte à souffrir autant y mettre un terme aujourd'hui. Après avoir longuement réfléchi sur les conséquences de son acte, il avait demandé à sa secrétaire d'annuler tous les rendez-vous et de renvoyer les visiteurs médicaux. Il s'était ensuite rendu devant l'hôtel « *Le Lyon d'Or* » où il aurait une réponse à ses questions et mettrait fin à des mois de tourmente. Il savait que c'était ici, il en avait eu la confirmation lorsqu'il avait découvert, mélangé aux épiluchures et autres déchets alimentaires de la poubelle de la cuisine, un papier froissé.

Il s'était pourtant toujours refusé à verser dans la paranoïa et n'avait jamais imaginé s'abaisser à vérifier l'emploi du temps, le sac à main ou la messagerie du téléphone de son épouse. Que s'était-il passé cette nuit-là ? Quelle mystérieuse force avait guidé sa main ? Peut-être, n'était-ce qu'une intuition qui l'avait envahi jusqu'à devenir cet indéfinissable mal-être qu'il ressentait plus douloureusement chaque nuit et que cette nuit-là, il avait été plus réceptif aux chuchotements de son pressentiment. Toujours est-il qu'il tenait en main ce qu'il n'aurait jamais voulu trouver. Là devant ses yeux, de l'écriture presque enfantine d'Anica, il en eut la nausée : « *15 heures – Le Lyon d'Or – chambre 510* ».

À bord de sa Volvo, transpirant à grosses gouttes, il consulta sa montre : quatorze heures dix-sept. L'attente allait être longue et pénible autant que les douleurs qui torturaient ses intestins. De son emplacement, il surveillait les allées et venues découvrant avec surprise que les hôtels ne vivaient pas exclusivement la nuit ! L'heure du rendez-vous approchait et avec elle, les dernières interrogations : *Voulait-il vraiment savoir ? Devait-il risquer de briser sa vie ? N'avait-il pas finalement lui aussi, une part de responsabilité dans cette horrible tragédie et finalement, tout ceci n'était-il pas salutaire à la survie de son couple ? Anica ne recherchait-elle que ce délicieux frisson qui la rendrait encore femme ?* Mais au diable toutes ces considérations, il avait pris sa décision et ne devait pas renoncer. Il voulait les surprendre : Elle, son unique amour qui serait peut-être d'ici quelques minutes le pire drame de sa vie et Lui, l'infâme, l'ignoble amant qui ne pouvait être que le trop beau Raphaël. D'une main hésitante, il tâtonna le renflement de la poche droite de son veston, là où il avait glissé le revolver de son père ; une vieille pétoire, peu entretenue, rouillée et peut-être même pas chargée. Il ne s'était jamais servi d'une arme, il en avait même horreur et il craignait avant tout de blesser ou pire, de tuer accidentellement quelqu'un ; un comble quand on s'apprêtait à commettre un assassinat, car ne nous y trompons pas, juridiquement c'est cela qu'il projetait, sinon à quoi lui aurait servi une arme à feu ? En programmant et organisant sa vengeance, il réunissait dans son funeste dessein tous les actes préparatoires qui qualifieraient les faits d'assassinat et, devant une cour d'assises, il est peu probable qu'il emportât la conviction des jurés en arguant que son geste fou n'avait été dicté que par la passion. Après de longues hésitations, il s'était toutefois emparé de cette arme censée le protéger des agressions de toxicomanes dont quelques confrères avaient été les victimes. S'en servir, il dira qu'il n'en avait jamais eu l'intention, affirmera qu'il voulait juste impressionner, mais que le coup de feu était parti accidentellement. Comme si cela était possible ! De toute façon, la question ne se posait plus, il voulait ce revolver pour être le dominant, le mâle Alpha, pour s'imposer et